

PHILOSOPHIE DE LA MECHANCETE

Pour Socrate, nul n'est méchant volontairement. Cet intellectualisme moral suppose que la volonté choisit toujours ce que l'intelligence lui montre comme le meilleur. Socrate n'admet pas le libre-arbitre qui consisterait à choisir ce qu'on sait être moins bon, car un tel choix serait sans raison, sans explication.

L'idée est ensuite reprise par Platon :

« Il n'y a pas un seul sage à juger qu'il y ait un seul homme qui commette des fautes de son plein gré et qui, de son plein gré, réalise des actes laids et mauvais. Tout au contraire, les sages savent parfaitement que tous ceux qui font des choses laides et mauvaises les font malgré eux »^[3].

— Platon, *Protagoras*, 346 d-e.

Pour Kant, la méchanceté n'est pas un instinct naturel mais une volonté^[4]. L'homme est auteur du mal.

« La méchanceté ((la) *vitiositas*, *pravitas*) ou si l'on préfère, la corruption ((la) *corruptio*) du cœur humain, est le penchant de l'arbitre [du libre-arbitre] à des maximes qui font passer les motifs issus de la loi morale après d'autres (qui ne sont pas moraux). On peut l'appeler la perversité ((la) *perversitas*) du cœur humain parce qu'elle renverse l'ordre moral eu égard aux motifs du vrai libre arbitre, et bien qu'ainsi des actions bonnes selon la loi (légales) puissent toujours subsister, la manière de penser néanmoins se trouve par-là pervertie en sa racine (en ce qui concerne l'intention morale) et pour cette raison on désigne l'homme comme mauvais ».

— Emmanuel Kant, *Les derniers écrits de 1792-1793*.

Nietzsche veut un *renversement des valeurs*. Il se proclame *immoraliste*.

« Dans la notion de l'homme *bon*, on prend parti pour tout ce qui est faible, malade, mal venu, pour tout ce qui souffre de soi-même, pour tout *ce qui doit disparaître*. La loi de la *sélection* est contrecarrée. On fait un idéal de l'opposition à l'homme fier et d'une bonne venue, à l'homme affirmatif qui est certain de l'avenir. Cet homme est désormais considéré comme l'homme *méchant* Et l'on a ajouté foi à tout cela, *sous le nom de morale* ! ».

— Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo*, 1888.

La querelle : bonté/méchanceté naturelles

Dans la philosophie occidentale, l'opposition entre **Thomas Hobbes** et **Jean-Jacques Rousseau** est bien connue :

- Pour Hobbes, à l'état de nature, « l'homme est un loup pour l'homme ».

« Il ne fait aucun doute que les deux formules sont vraies : l'homme est un dieu pour l'homme, et l'homme est un loup pour l'homme. La première, si nous comparons les citoyens entre eux, la seconde, si nous comparons les États entre eux. Là, l'homme parvient, par la justice et la charité, qui sont des vertus de paix, à ressembler à Dieu ; ici, même les hommes de bien doivent, à cause de la dépravation des méchants et s'ils veulent se protéger, recourir aux vertus guerrières – la force et la ruse – c'est-à-dire à la rapacité des bêtes. Or même si les hommes, par un penchant inné, s'imputent mutuellement cette rapacité dont ils font grief, en

jugeant leurs propres actes dans la personne des autres comme on juge devant un miroir la gauche être la droite et la droite être la gauche, le droit naturel ne permet toutefois pas que ce qui provient de la nécessité de sa propre préservation soit un vice ».

— Thomas Hobbes, *De Cive*, 1642.

- **Pour Rousseau**, l'homme naît bon, la société le pervertit.

« Le principe fondamental de toute morale, sur lequel j'ai raisonné dans tous mes écrits et que j'ai développé dans ce dernier avec toute la clarté dont j'étais capable, est que l'homme est un être naturellement bon, aimant la justice et l'ordre ; qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain, et que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits. J'ai fait voir que l'unique passion qui naisse avec l'homme, savoir l'amour de soi, est une passion indifférente en elle-même au bien et au mal ; qu'elle ne devient bonne ou mauvaise que par accident, et selon les circonstances dans lesquelles elle se développe. J'ai montré que tous les vices qu'on impute au cœur humain ne lui sont point naturels : j'ai dit la manière dont ils naissent ; j'en ai pour ainsi dire suivi la généalogie ; et j'ai fait voir comment, par l'altération successive de leur bonté originelle, les hommes deviennent enfin ce qu'ils sont. J'ai encore expliqué ce que j'entendais par cette bonté originelle, qui ne semble pas se déduire de l'indifférence au bien et au mal, naturelle à l'amour de soi. L'homme n'est pas un être simple ; il est composé de deux substances. Si tout le monde ne convient pas de cela, nous en convenons vous et moi, et j'ai tâché de le prouver aux autres. Cela prouvé, l'amour de soi n'est plus une passion simple mais elle a deux principes, savoir, l'être intelligent et l'être sensitif dont le bien-être n'est pas le même. L'appétit des sens tend à celui du corps, et l'amour de l'ordre à celui de l'âme. Ce dernier amour, développé et rendu actif, porte le nom de conscience ; mais la conscience ne se développe et n'agit qu'avec les lumières de l'homme. Ce n'est que par ces lumières qu'il parvient à connaître l'ordre, et ce n'est que quand il le connaît que sa conscience le porte à l'aimer. La conscience est donc nulle dans l'homme qui n'a rien comparé et qui n'a point vu ses rapports. Dans cet état, l'homme ne connaît que lui ; il ne voit son bien-être opposé ni conforme à celui de personne ; il ne hait ni n'aime rien ; borné au seul instinct physique, il est nul, il est bête : c'est ce que j'ai fait voir dans mon Discours sur l'inégalité. Quand, par un développement dont j'ai montré le progrès, les hommes commencent à jeter les yeux sur leurs semblables, ils commencent aussi à voir leurs rapports et les rapports des choses, à prendre des idées de convenance, de justice et d'ordre ; le beau moral commence à leur devenir sensible, et la conscience agit : alors ils ont des vertus ; et s'ils ont aussi des vices, c'est parce que leurs intérêts se croisent, et que leur ambition s'éveille à mesure que leurs lumières s'étendent. Mais tant qu'il y a moins d'opposition d'intérêts que de concours de lumières, les hommes sont essentiellement bons. Voilà le second état ».

— Jean-Jacques Rousseau, *Lettre à C. de Beaumont*, novembre 1762.

En Chine, une des discussions les plus reprises a été celle de la nature *bonne* ou *mauvaise* de l'homme. Selon Confucius, la nature humaine est originairement bonne. « L'homme, dès sa naissance, est constitué dans la droiture ». Tandis que **Siun-tseu** dit le contraire : « La nature humaine est mauvaise ; ce qu'elle a de bon est artificiel ; la nature humaine, dès la naissance, a l'amour du gain, et c'est parce qu'elle s'y conforme que naissent la rivalité et le vol, et que le désintéressement n'existe pas. ».